



115 C 157

LE BAMBOCHEUR

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. CARMOUCHE ET FERDINAND LALOUÉ,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Cirque-Olympique, le 21 octobre 1839.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

M. MOUFFLARD, ancien bonnetier.....	MM. WILLIAMS.
ROBERT GUILLEMAIN, jeune clerc d'avoué.....	EDMOND.
GUSTAVE GUILLEMIN.....	LEBEL.
M. CÉSAR GUILLEMAIN, oncle de Robert.....	PATONELLE.
M. PERRUCHON.....	SIGNOL.
ISIDORE.....	FERDINAND.
AUGUSTI.....	PRÉAULON.
MADAME MOUFFLARD.....	Mmes DUMONT.
CÉLINE, sa fille.....	ISABELLE.
MADAME PERRUCHON.....	AIMEE.
CATHERINE, cuisinière.....	PELAGIE.
PLUSIEURS AMIS, hommes et femmes.	

La scène se passe à Fontenay-sous-Bois.

Le salon d'une maison de campagne. Des portes ouvertes sur le jardin. Un mur ou une grille avec une porte donnant dehors.

SCÈNE I.

ROBERT GUILLEMAIN, puis CÉLINE; Robert est occupé à examiner les papiers d'une procédure.

Elle ne vient pas! Manquerai-je la seule occasion de lui parler sans témoins!..

CÉLINE, entrant, à part.

Je crois bien l'avoir vu entrer... Oui, le voilà!

ROBERT, se levant précipitamment.

Enfin vous voici, chère Céline!

CÉLINE, jouant la surprise.

Ah! comment, monsieur, vous êtes ici?... Voulez-vous encore m'obliger à vous faire déguiser et cacher comme la semaine dernière?... Il faut être plus prudent... On a failli surprendre votre lettre d'avant-hier que vous aviez remise à Catherine. Je lui ai défendu d'en recevoir à l'avenir; car si mon père...

ROBERT.

Ne craignez rien; je l'ai rencontré tout à

l'heure à la promenade; c'est lui-même qui m'a placé à ce bureau pour lui dire mon opinion sur une affaire de mur mitoyen... Je ne laisse échapper aucune occasion! Pour me rapprocher de vous j'ai pris une chambre à l'auberge du village où je viens tous les dimanches, les seuls jours que les soins de mon étude me laissent libres.

CÉLINE.

Mais où est-il, maintenant, mon père?

ROBERT.

N'ayez pas peur! Je lui ai demandé un acte qu'il ne peut pas avoir, et il le cherche! Je voulais gagner du temps, vous voir seule et vous dire...

CÉLINE.

Hélas! je crois que je ne puis plus rien entendre de vous... Depuis quelques jours mes parents pensent à un mariage..

ROBERT.

Ah ! cruelle !... vous vous plaisez à me rendre malheureux !

CÉLINE.

Mais non ; ce que je vous dis est sérieux... Il fallait vous déclarer, monsieur...

AIR : *Et voilà tout ce que je sais (Léocadie).*

Mais vous montrez bien peu de zèle...
Si vous ne parlez pas enfin,
Puis-je, moi, qui suis demoiselle,
Aller demander votre main ?
Je ne puis pas demander votre main.
Si mes parents, bonheur extrême !
Voulaient, comblant tous mes souhaits,
Me donner un mari que j'aime,
Je sais bien (*bis.*) qui je choiserais.

ROBERT.

Oh ! vous m'encouragez ; mais...

CÉLINE.

Mais, mais... quoi ? Vous êtes dans votre tort ; car enfin on me laisse danser avec vous au bal de Vincennes... on vous appelle le petit voisin... Et puis, quand nous revenons le soir par l'allée Verte, vous nous accompagnez...

ROBERT.

Sans doute... vos parents ne m'ont pas maltraité ; mais ils ont de la fortune... Moi j'attends mon avenir d'un oncle, riche négociant de Rouen, qui, en me plaçant chez un avoué, m'a promis de m'acheter une étude... Je lui ai écrit pour lui annoncer que lorsqu'il allait venir à Paris, où il devait faire un voyage, j'aurais à lui faire une confidence très importante et qui intéressait le bonheur de toute ma vie... Il ne m'a pas répondu un seul mot... Je ne le vois pas arriver... et cela m'inquiète beaucoup !

CÉLINE.

Mais qu'espérez-vous enfin ?

ROBERT.

J'espère que lorsqu'il connaîtra votre famille, et surtout lorsqu'il vous aura vue, il fera tout pour me rendre heureux... C'est une espèce d'original, vif, brusque, toujours pressé ; mais c'est le meilleur cœur du monde... Et vous, que ferez-vous pour moi ?

CÉLINE.

Mon Dieu ! moi... je m'engage à trouver déplorables, haïssables, les maris qu'on me présentera.

ROBERT.

Tous ?

CÉLINE.

Excepté un seul, qui ne se présentera pas.

ROBERT.

Ah ! vous êtes charmante !

CÉLINE.

O mon Dieu ! j'entends mon père !

ENSEMBLE.

ROBERT.

AIR : *Les voilà (le Jeune homme à marier).*

A ce soir ;
De vous voir
J'emporte l'espoir.
Tout à vous,
Mot bien doux !
Vite, sauvez-vous !

CÉLINE.

Au revoir ;
A ce soir !
Conservons l'espoir,
C'est si doux !
Taisez-vous !
Vite, sauvons-nous !

SCÈNE II.

M. MOUFFLARD, ROBERT GUILLEMAIN, se remettant vivement à feuilleter les papiers.

MOUFFLARD.

J'ai feuilleté tout ce que j'ai de papiers... je n'ai pas trouvé ce maudit acte... Est-ce que vous croyez que, sans cela, mon affaire est mauvaise ?

ROBERT.

Au contraire, elle est excellente ! L'article du Code est positif, on ne peut s'appuyer à votre mur qu'en payant la mitoyenneté... Je vais rédiger un pouvoir, une petite sommation... (Il se rassied.) et en moins de deux heures je mettrai l'affaire en état.

MOUFFLARD.

Merci, mon petit voisin... Vous ferez ces papiers-là à votre étude... J'avais proposé à Octavie, à Bobonne, c'est ma femme, de vous garder à déjeuner avec nous, mais elle m'a fait observer que vous êtes un peu jeune... Eh ! eh ! quand on a une demoiselle à établir, il ne faut pas faire causer... (en confidence.) Nous attendons aujourd'hui un prétendu.

ROBERT, à part.

O ciel ! (*haut.*) Aujourd'hui ?... Je vous remercie, monsieur ; madame avait raison... Je serais déplacé ici... je me retire.

MOUFFLARD.

Ce n'est que partie remise... Quand ma fille sera mariée, vous me ferez l'amitié de passer tous les dimanches avec moi, n'est-ce pas ? Nous ferons notre piquet tous les deux !

ROBERT.

Merci... avec grand plaisir, monsieur... (*à part.*) L'invitation est jolie ! (*haut.*) Je vais consacrer la soirée à votre affaire, et j'aurai l'honneur de vous faire signer les actes ce soir.

MOUFFLARD.

On n'est pas plus aimable ! Voilà comme j'aime les jeunes gens... Je parlerai de vous à Bobonne.

SCÈNE III.

M. MOUFLARD, puis MADAME MOUFLARD
et CÉLINE.

MOUFLARD, regardant sortir Robert.
C'est gentil, c'est laborieux ; mais c'est pauvre... et il ne faut pas que les jeunes filles voient trop ces gaillards-là !...

AIR du vaudeville de *l'Ours et le Pacha*.

Car, souvent, moins ils ont d'argent,
Et plus l'innocence les aime.
Pour des pères c'est enrageant,
Eux dont la bourse est le système.
Mais, fillette au cœur ingénu,
Ignorant que la reute exhausse,
Spécule d'une manière fausse ;
Et l'on ne voit que la vertu
Qui ne se met pas à la hausse.

Ah ! ça, voyons donc !... (Il appelle.) Madame Moufflard !... Céline ! Octavie !

MADAME MOUFLARD.

Me voilà, mon poulot !... Vous savez que je ne puis me presser sans avoir mal aux nerfs... Je suis sûre que je suis à faire peur.

MOUFLARD.

Peur ! à qui ?... Je suis tout seul... Est-ce que je n'ai pas l'habitude de te voir, bobonne ?

CÉLINE.

Me voilà, mon père !... Je me suis levée un peu tard...

MOUFLARD.

Fraîche et gentille comme une rose... Ça se trouve très bien... Tu ne sais pas ? C'est aujourd'hui que mon vieil ami Guillemain doit nous présenter son neveu.

CÉLINE.

Son neveu ?

MOUFLARD.

Je veux que le déjeuner soit prêt de bonne heure, et que les dames de la maison soient habillées pour plaire au jeune Guillemain... un futur, un mari qu'on te destine.

CÉLINE.

O mon Dieu ! un homme que l'on ne connaît pas !

MOUFLARD.

Son oncle le fera riche ; il sera avoué.

CÉLINE.

Oh ! ça m'est bien égal ; je déteste les avoués.

MOUFLARD, a sa femme.

Elle est charmante ; elle déteste les avoués ! Un magnifique état qui rapporte beaucoup et qu'on fait faire par ses maîtres-clerks... On dit qu'il est très joli garçon.

CÉLINE.

Ce n'est pas cela qui fait un bon mari ; n'est-ce pas, maman ?

MADAME MOUFLARD.

Elle a un peu mes goûts ! je n'aurais jamais voulu épouser un joli homme.

MOUFLARD.

Eh ben ! merci, bobonne ! Allez, mes enfants.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CATHERINE.

CATHERINE, portant une cage où il y a des poules chinoises et des faisans dorés.

Madame, madame ! voyez donc !

MADAME MOUFLARD.

Pourquoi crier comme cela ? vous savez que ça m'attaque les nerfs.

CATHERINE.

Oui, madame ; une autre fois je crierai plus bas ; mais c'est la joie... (allant prendre une grande cage dans la coulisse.) Tenez, tenez, il y en a deux cages comme ça.

MADAME MOUFLARD.

Des poules russes ! des faisans dorés ! des poules de la Chine !

MOUFLARD, les regardant.

Ah ! oui, elles sont bien Chinoises.

MADAME MOUFLARD.

Qui nous envoie donc cela ?

CATHERINE.

Monsieur et madame Perruchon !... Vous les aviez vus chez eux, et ils vous avaient fait tant d'envie... En voilà-t-il des belles volailles !

MOUFLARD, leur parlant.

AIR : *A la papa !*

Si votre ramage
Ici répond à votre plumage...

MADAME MOUFLARD.

Vous serez en ce séjour
Les rois de la basse-cour...

Vois donc, mamour !

MOUFLARD.

Ils sont faits au tour.

CATHERINE.

Ça coût' ben cher, je gage ;

Qu'ils sont gras et gros !

On peut dire que c'est des beaux

Cadeaux,

Aux, aux, aux oiseaux.

MOUFLARD.

Oui, aux oiseaux !

Oh ! ces bons amis Perruchon ! Ah ! dis donc, j'avais oublié de te dire qu'ils viennent dîner avec nous.

CATHERINE.

Le commissionnaire m'a dit qu'ils ne pourront pas venir avant quatre heures, parce qu'ils attendent monsieur et madame Dupré qu'ils veulent vous amener.

MADAME MOUFLARD, sévèrement à son mari.

Mais nous n'avons pas invité les Dupré, l'espère ? Trois personnes de plus ! et une bonne et des enfants, qui me font un mal aux nerfs!...

MOUFLARD.

Ecoute donc, ils t'envoient un charmant cadeau ! Il ne faut pas être ridicule.

MADAME MOUFLARD.

Et vous, monsieur, il ne faut pas vous mêler de mener mon ménage ; et vous criez, en réglant le livre de la dépense ! Je ne veux plus que cette maison soit le dimanche comme un restaurant ouvert à tout le monde. Catherine, occupez-vous du déjeuner ; allez.

(On sonne à la porte de la cour.)

CATHERINE.

Madame, on sonne ; faut-il ouvrir ?

MADAME MOUFLARD.

Pourquoi donc pas ?

SCÈNE V.

MOUFLARD, MADAME MOUFLARD, CÉLINE,
puis CÉSAR GUILLEMAIN.

MOUFLARD.

Si c'est mon vieil ami Guillemain, nous l'entendrons de loin.

MADAME MOUFLARD.

Allons donc, Céline. Pourquoi cet air de mauvaise humeur ? Tenez-vous donc droite, mademoiselle ; si vous baissez toujours les yeux, on ne les verra pas.

CÉSAR, dans la coulisse.

C'est bien, c'est bien ! Ils sont au salon ?

MOUFLARD, allant à lui.

Eh ! arrive donc !... ce cher ami !

CÉSAR.

Bonjour, bonjour, mon vieux... mesdames...

MOUFLARD.

Comme tu as l'air ébouriffé ? Assieds-toi donc.

CÉSAR.

Inutile ! je suis pressé. Tu me connais bien.

AIR : *A cheval, à cheval !*

Toujours vite, agissons !

Oui, quoi qu'on dise ou que l'on fasse,

Quand nous réfléchissons,

Le temps passe

Et nous vieillissons.

Moi, j'aime à tout presser,

Car j'ai l'humeur très vive.

C'est vous ? c'est moi ! J'arrive ;

Vite, il faut s'embrasser !

Toujours vite, agissons, etc.

« Ça va bien ? — Vous aussi ?

— J'en ai l'âme ravie.

Votre fille est jolie ;

Vite, il faut un mari. »

Toujours vite, agissons, etc.

Il faut se dépêcher,

Oui, tout nous y convie ;

On peut nommer la vie

Une course au clocher.

Toujours vite, agissons, etc.

MOUFLARD.

Ah ! ça, et ton neveu ?

CÉSAR.

Je ne l'ai pas vu. J'arrive de Rouen ; je suis descendu de la diligence à sept heures ; j'avais une affaire dans le quartier Saint-Honoré ; j'ai envoyé prévenir Guillemain.

MOUFLARD.

Tu lui as laissé une lettre ?

CÉSAR.

Ah ! c'est ça, des lettres, des phrases ; j'ai bien le temps... Je lui ai expédié un garçon de café, ton nom, ton adresse, et voilà.

MOUFLARD.

Et tu ne lui as pas parlé de ma fille ?

CÉSAR.

Pourquoi faire ? sa figure parlera pour elle.

MADAME MOUFLARD.

Cependant, il fallait préparer ce jeune homme. Mon mari m'a dit qu'il avait de bonnes manières. Je tiens essentiellement à cela ; j'ai les nerfs si délicats que le laisser-aller de la jeunesse d'aujourd'hui me donne mes attaques.

CÉSAR, à Moufflard.

Ta femme a donc toujours ses nerfs ?

MOUFLARD, d'un air piteux.

Toujours, mon ami.

CÉSAR, à part.

Oh ! dame, oui, à la campagne, on m'a rien à faire... (haut.) Soyez tranquille sur mon neveu ; vous serez contente, ma petite mère.

MADAME MOUFLARD, à sa fille.

Que ce Guillemain est familier !

CÉSAR.

Ça ne ressemble à un garçon que par le costume. Toute la journée à son étude, toute la semaine au travail ; et le dimanche, il a, d'après ce qu'on m'a dit, une petite chambre à la campagne pour contempler la belle nature. C'est un personnage de roman.

MADAME MOUFLARD.

C'est comme ça que je les aime... et toi aussi, n'est-il pas vrai, ma fille ?

CÉLINE.

Moi, maman, je n'aime rien que vous et mon père.

CÉSAR.

Bien parlé ! Quand je pense que j'ai vu ça haut comme une botte. Ça ne nous rajeunit pas, maman Moufflard.

MADAME MOUFLARD, piquée.

Je ne trouve pas que cela me vieillisse beaucoup.

CÉSAR.

Ah ! c'est vrai, vous, ça ne vous regarde pas... mais nous deux, mon vieux ! ça ne nous fait pas d'hier.

MOUFLARD.

Ah ! ça, tu dois avoir l'appétit ouvert ?

CÉSAR.

Du tout... attendez le futur... Je ne déjeune pas avec vous, moi ; c'est fait, il y a longtemps... Je vais de ce pas à Neuilly-sur-Marne.

MADAME MOUFLARD.

A Neuilly !... Et vous arrivez !... Vous n'arrêtez donc pas une minute ?

CÉSAR, avec intention.

Ça fait du bien à mes nerfs !... Je vends à midi deux maisons et cinquante arpents de terre... C'est la dot de mon neveu... cent mille francs à peu près... Ce sera la moitié de sa charge... ta fille paiera l'autre moitié, et nos jeunes gens seront établis...

MOUFLARD.

Ah ! ça, bien, et ton neveu ?

CÉSAR.

Je te dis que je lui ai laissé un mot assez clair : « Monsieur Moufflard, à Fontenay, rue du Bois, n. 20, pour un mariage... On déjeune à onze heures. Ton oncle, Guillemain. »

MOUFLARD.

Je trouve les renseignements assez légers.

CÉSAR.

Laisse donc... les jeunes gens, ça flaire les bons déjeuners et les jolies filles... Tu le recevras bien ? galement, franchement... comme un ami, enfin ?... Madame Moufflard, mettez-le à son aise... C'est un peu timide, voyez-vous !

MADAME MOUFLARD.

Il suffit qu'il vous appartienne pour qu'il soit le bienvenu.

CÉSAR.

Voilà qui est parfait... Je suis content de moi... trente lieues cette nuit... arrangé un mariage ce matin... vendu des propriétés à midi... et à quatre heures je serai ici pour dîner et signer le contrat... si toutefois les jeunes gens se conviennent... Voilà comme j'aime la vie, en poste !

AIR du vaudeville des Scythes et des Amazones.

Marcher, courir est la seule ressource ;
Oui, les humains sont de vrais Juifs errant,
Et le bonheur est le prix de la course.
Il ne vient pas trouver l'homme indolent
Qui dans son lit l'attend tranquillement.
Ne voit-on pas, comme des hirondelles,
Fuir les plaisirs, qu'hélas ! nous désirons ?
Le Temps, l'Amour, la Fortune ont des ailes,
Courons, morbleu ! nous les attraperons.
Courons, courons, nous les attraperons !
Oui, courons, nous les attraperons !

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, excepté CÉSAR GUILLEMAIN.

MOUFLARD.

Voilà un homme de la vieille roche !

MADAME MOUFLARD.

Moins les bonnes manières... Sa rondeur est presque de l'impolitesse.

MOUFLARD.

C'est le ton du vieux commerce... Quand nous étions bonnetiers, rue Saint-Denis, bobonne, Guillemain te paraissait pourtant aimable...

MADAME MOUFLARD.

Quand nous étions bonnetiers, monsieur, ce qu'il est inutile de rappeler à tout propos, nous n'avions pas vu un autre monde... Catherine, mettez quatre couverts seulement... Vous n'aurez pas besoin de faire l'omelette... elle sera pour le dîner !

CATHERINE.

Justement mes œufs sont cassés... et mes rognons préparés !...

MOUFLARD, à Catherine.

Tu sais que nous attendons un jeune homme.

CATHERINE, regardant Céline.

Ah ! le petit voisin qui loge en face ?...

MOUFLARD.

Qui vous parle du petit voisin ?... Nous attendons un jeune homme... un monsieur comme il faut.

CATHERINE.

Tiens, mais monsieur Robert est comme il faudrait...

MADAME MOUFLARD.

On ne vous demande pas votre avis !

MOUFLARD.

D'ailleurs, il n'y a pas à se tromper... c'est monsieur Guillemain... Donnez-moi mon habit.

(Il ôte sa robe de chambre.)

CATHERINE lui donne son habit.

Oui, monsieur.

MADAME MOUFLARD.

Si ce jeune homme vient, vous le ferez attendre ici.

CATHERINE.

Oui, madame.

MADAME MOUFLARD.

Venez, Céline ; une rose dans vos cheveux, un ruban à votre taille, et vous serez charmante.

MOUFLARD.

C'est ça, mesdames, un dernier *flon* à votre toilette ! Comme dit le *Constitutionnel*, on doit être toujours sous les armes quand on attend l'ennemi.

SCÈNE VII.

CATHERINE, seule.

Tiens, c'embarras qu'ils font avec leur jeune homme!... faut que ce soit un prétendu!... Il n'y a rien de si bête que les parents... Je suis bien sûre que le petit voisin, comme ils l'appellent, plairait bien mieux à mam'selle... ils n'ont pas vu ça, eux, et ça crève les yeux!... L'autre jour, il a bien manqué d'être gobé... sans la blouse du charretier... que je lui ai jetée dessus... et vite dans la cave... Et v'là que madame vient la fermer!... et si je ne lui avais pas glissé mon déjeuner par le soupirail, un restant d'omelette, il risquait de mourir de faim... Heureusement j'ai pu ravoiler les clefs... et personne ne s'en est douté!... (On sonne.) C'est à la grand' porte... Père Olivier, ouvrez!... Il est sourd comme plusieurs pots, ce vieux jardinier!... (Elle regarde.) Ah! c'est bien heureux... (regardant à la porte du salon.) Tiens, un bon gros garçon, ma foi!... Il arrive ici d'aplomb. C'est le prétendu, il n'y a pas de doute.

SCÈNE VIII.

ISIDORE, GUSTAVE GUILLEMIN, CATHERINE.

ISIDORE, à demi-voix.

Oui! oui, entre... tu vas voir que c'est une farce qu'on t'a faite... Tu devrais rester avec nous.

G. GUILLEMIN, à demi-voix.

Je te dis que non; c'est un de mes oncles qui m'a envoyé un garçon de café... Tu vas voir... (haut.) Dites donc, ma petite femme...

CATHERINE.

Mossieu est sans doute mossieu Guillemine?

G. GUILLEMIN.

C'est toi qui l'as nommé, comme disait feu Talma... (à Isidore.) Ah! tu vois, clainpin!

CATHERINE.

On vous attendait, mossieu...

G. GUILLEMIN.

On m'attend? C'est donc bien ici le local de monsieur Moufflard? Je suis invité à déjeuner, à dîner, à me marier, à tout le tremblement, enfin. J'ai mon papier, je suis en règle... voyez plutôt... Monsieur Moufflard, pour un mariage; on déjeune à onze heures.

CATHERINE.

Je m'en rapporte à vous, mossieu.

G. GUILLEMIN.

Tu comprends!... Est-ce clair? Je suis forcé de vous brûler la politesse.

ISIDORE.

C'est fort bête! Depuis jeudi nous convenons de faire un pique-nique... nous donnons un ren-

dez-vous à une dizaine d'amis... mâles et femelles... et puis tu nous plantes là... Tu es gentil... ces dames vont être contentes!

G. GUILLEMIN.

Tu leur feras mes compliments de condoléance... Si je me marie, je vous introduis tous dans la maison du beau-père... sous l'intitulé de mes cousins et cousins, et je vous régalerai d'une manière... pompon!... pour vous dédommager!... Adieu, chose!

ISIDORE.

Si Bosquillon n'est pas plus en fonds que moi, nous passerons une jolie journée!... Que le diable t'emporte!

(Il sort de très mauvaise humeur.)

SCÈNE IX.

GUSTAVE GUILLEMIN, CATHERINE.

CATHERINE.

En v'là un qui s'en va; il paraît que c'est celui-ci.

G. GUILLEMIN.

Ah! ça, il est dix heures trois quarts... je suis au poste... Ouf! j'entends tous les jours blaguer sur le soleil d'Afrique... mais celui qui tape sur la tête aujourd'hui lui rendrait la rouge en vingt-quatre... J'ai ma chemise comme si j'avais piqué une tête chez Deligny. Voilà justement mon affaire.. (ôtant son habit.) Ça ne vous offense pas, la petite mère?

AIR de l'Actrice.

Les habits... c'est bon en décembre!

CATHERINE.

Ces dam's vont v'nir... ça s'ra galant!

G. GUILLEMIN.

Eh ben! cette robe de chambre
Qui semble attendre le chaland,
Sur un' chais' que veux-tu qu'ell' fasse?
Jo crois que j'y peux pénétrer...

(Il la prend sur la chaise.)

C'est comme un' voitur' sur la place;
Elle est vide... on y peut entrer.

CATHERINE.

C'est celle de monsieur, et je ne sais pas..

G. GUILLEMIN.

Puisqu'il a l'intention de me donner sa fille, il peut bien me prêter sa robe de chambre... On se rend de ces services-là dans les familles. (Il met la robe de chambre.) Tiens, on est assez bien avec ce frusque-là... J'ai un air bourgeois et dégagé, n'est-ce pas? (Il s'étale dans un fauteuil.) D'après mon papier, je dois avoir un oncle ici...

CATHERINE.

Il est venu tout à l'heure un vieux monsieur qui a parlé de nous veuve...

C. GUILLEMIN.

C'est ça... un homme qui parle de son neveu... c'est un oncle... Comment est-il fait ?

CATHERINE.

Mais, dame... il est fait...

C. GUILLEMIN.

Comme un oncle ! Je connais ça... le corps un peu grand, le visage un peu gras, le ventre un peu gros, le cheveu un peu gris... pommelé?... gros, grand, gras, gris!... une canne, des guêtres de coutil, ou des bottes sans dessous de pied... Moi, j'ai trois oncles ; ils sont tous taillés sur ce patron-là... Ainsi, que ce soit l'un ou l'autre, ça m'est égal ! Il veut me marier, c'est qu'il a des écus à me donner. Vive la joie !... Je les ferai sauter, ses écus... en y comprenant la mariée, qui sautera le jour de ses noces tous les galops de Musard, de Valentino. Ah ! ça, mais où sont-ils donc, ces respectables bourgeois ?

CATHERINE.

AIR : *Une robe légère.*

Madam' fait sa toilette...

C. GUILLEMIN.

Nous lâchons les atours.
La mère est donc coquette ?

CATHERINE.

Un' femme l'est toujours.

C. GUILLEMIN.

Oui, faut de la parure
Par force ou par bon ton ;
Et souvent la nature
A besoin de coton.

La prétendue est une demoiselle, n'est-ce pas ?

CATHERINE.

Qu'est-ce que vous croyez donc que c'est ?

C. GUILLEMIN.

Dame ! ça pourrait être une veuve de rencontre... une demoiselle de hasard... ou autre chose... ça m'est égal !

CATHERINE.

Votre oncle ne vous a donc pas dit...

C. GUILLEMIN.

Mon oncle, ou mes oncles ? Dix ans que je ne les ai vus ! C'est des oncles de département... Ils auront arrangé ça par lettres, avec votre bourgeois... Moi, ça ne me regarde pas... j'ai mon papier... pour un mariage... on déjeune à onze heures. Il me semble qu'il doit être ça, au moins. Vous n'avez pas votre montre ? Je n'ai pas la mienne non plus ; je l'ai laissée chez ma tante ! Mais, je fais une réflexion, puisque la famille Moufflard se bichonne, il me semble qu'un petit coup de cirage sur mes bottes... Vous ne pourriez pas... hein ? ma petite chatte ?

CATHERINE, à part.

Tiens, par exemple !... (haut.) Non, monsieur, je n'ai pas le temps.

C. GUILLEMIN, d'un ton flatteur.

Oh ! je sais bien que vous n'êtes pas digne de

me décrotter mes souliers. Je vais faire ça moi-même. Je trouverai mon affaire dans votre cuisine, n'est-ce pas ? car c'est vous, sans doute, qui faites la pot-bouille ici?... Le déjeuner sera-t-il soigné?... Qu'est-ce que nous avons... la côtelette de rigueur ? l'œuf frais ?

CATHERINE, qui met le couvert, et d'un ton sec.

Mossieu !... on se nourrit bien ici...

C. GUILLEMIN.

Je compte là-dessus... Cependant, je m'en vais faire mon inspection à la cuisine... J'ai senti ça, en entrant... Faut que je vous dise à vous, sans vous blesser, que je suis un malin pour la cuisine... les omelettes... et les rognons sautés... hop !... J'ai mille écus de rentes que je m'amuse à manger avec des sauces de ma façon.

CATHERINE.

Mossieu... ne touchez à rien... ne mettez pas un grain de sel, ou je ne répons plus du déjeuner.

C. GUILLEMIN.

On respectera vos casseroles, ma fille !

AIR du *Châlet.*

Quand on n'a pas de carrosse
Et qu'à pied l'on fait son chemin,
Faut savoir manier la brosse ;
C'est l'affair' d'un tour de main.
Oui, dans ce monde, ma chère,
Pour briller matin et soir,
Faut faire de la poussière,
Mais il n'faut pas en avoir.

ENSEMBLE.

Quand on n'a pas de carrosse, etc.

(Il sort.)

SCÈNE X.

CATHERINE, seule.

Eh bien ! il est sans gêne, le prétendu... Je crois que ce gendre-là ne conviendra guère à madame ni à ses *nerfes!*...

SCÈNE XI.

CATHERINE, M. MOUFFLARD, MADAME MOUFFLARD, CÉLINE.

MOUFFLARD.

Eh bien ! Catherine, notre jeune homme ?

CATHERINE.

Il est arrivé.

MADAME MOUFFLARD.

Et vous n'avertissez pas ?

CATHERINE.

Il ne m'a pas donné le temps.

MOUFFLARD.

Il est donc allé faire un tour de jardin ?

CATHERINE.

Non, il est allé faire un tour de cuisine...

MADAME MOUFLARD.

Comment cela ?

CATHERINE, avec malice.

Oui, il a voulu voir ce qu'il y avait pour déjeuner...

MADAME MOUFLARD.

Ah !... Ceci me paraît assez peu distingué.

G. GUILLEMIN, appelant dans la coulisse.

Eh ! Jeanneton, Toinon, Lison... il n'y a pas assez de beurre...

MADAME MOUFLARD.

Qu'est-ce que c'est que ça ?...

CATHERINE.

O mon Dieu !... c'est votre jeune homme... Il aura voulu faire un plat de son métier... il dit que c'est pour se faire connaître.

MADAME MOUFLARD.

Quoi !... mais ce n'est pas un cuisinier que je veux donner à ma fille !

MOUFLARD.

Plaisanterie de jeune homme... c'est tout-à-fait dandy... A la campagne, chacun doit savoir faire son plat... c'est le genre.

CÉLINE.

Il paraît que ce monsieur a de jolis talents d'agrément...

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, GUSTAVE GUILLEMIN ; il porte son omelette dans un poëlon.

G. GUILLEMIN, à Catherine qui entre avec lui.

Allons, ma fille, servons chaud... et sonnez le déjeuner !

MOUFLARD, s'arrêtant en apercevant les autres.

Tiens ! il a ma robe de chambre.

MADAME MOUFLARD.

Votre robe de chambre, monsieur Moufflard ?

G. GUILLEMIN, à part.

Oh ! oh ! voici les bourgeois... En avant les bonnes manières !

ENSEMBLE.

G. GUILLEMIN.

AIR : *Mon père n'est plus le concierge.*

D'amour, de respect je recule...

Ah ! les beaux yeux !

TOUS LES AUTRES.

Que vois-je ? Mais c'est ridicule !

Il est curieux !

G. GUILLEMIN.

En vous voyant mon âme brûle...

(montrant sa casserole.)

Comme ces œufs.

ENSEMBLE.

Vraiment, votre grâce parfaite...

LES AUTRES, à part.

Vraiment, la tournure est parfaite !

G. GUILLEMIN.

Enfin, sachez

Que mon cœur et mon omelette

Sont attachés !

Oui vraiment, tous les deux sont attachés !

G. GUILLEMIN.

Si je ne me trompe, je vois réunie autour de moi l'estimable famille Moufflard...

MOUFLARD.

Oui, monsieur... mais...

G. GUILLEMIN.

AIR : *Vaud. de l'Apothicaire.*

Je me jetterais dans vos bras ;

Mais ça se fera tout à l'heure.

Vous comprenez mon embarras...

(Il verse l'omelette dans un plat.)

Elle tient !... J'ai manqué de beurre !

J'étais bien aise d'achever,

Avant de bénir mon étoile,

Car un bon mari doit prouver

Qu'il peut tenir la queue d'un poëte ;

Dans son ménage il faut prouver

Qu'on peut tenir la queue d'un poëte.

Maintenant, digne homme, souffrez que je serre votre respectable main... parmi ces deux dames, quelle est celle que mon bonheur me destine... (à part.) En v'là du bon ton !

MOUFLARD.

C'est la plus jeune, monsieur !

G. GUILLEMIN.

La plus jeune !... Ceci m'embarrasse, monsieur ! (à part.) En voilà de la galanterie pour la vieille !

MADAME MOUFLARD.

La personne dont vous a parlé votre oncle, monsieur, est ma fille... Avancez donc, Céline.

G. GUILLEMIN, à monsieur Moufflard.

Elle n'est pas trop déjetée... bon numéro, ma foi !... (à part.) Enfoncé, je retombe dans le cancan... (haut et d'un ton galant.) Mademoiselle... un homme a une bonne chance... quand un oncle... qui sait ce que c'est qu'un neveu... (à part.) Jene peux pas avoir bon ton aujourd'hui ; passons à autre chose... Le déjeuner refroidirait... (frappant sur le ventre de monsieur Moufflard et allant à la table.) Je vous recommande cette omelette-là... c'est frappé au bon coin !...

MADAME MOUFLARD, à son mari.

Voilà un singulier jeune homme, par exemple !

MOUFLARD, riant.

Hé ! hé ! ces clercs d'avoués sont de vrais fous le dimanche...

CÉLINE, à demi-voix.

Je ne sais pas comment il est dans la semaine... mais il a l'air d'un manant aujourd'hui.

G. GUILLEMIN.

A table ! Il n'y a que la que l'on comprend...

le papa ici... la maman là, et moi en face de la demoiselle...

MADAME MOUFLARD.

Monsieur, c'est moi qui, d'ordinaire, désigne les places...

G. GUILLEMIN.

Oh ! mais ce ne sera plus ça, ma bonne femme !...

MADAME MOUFLARD.

Ma bonne femme !...

G. GUILLEMIN.

Est-ce que vous n'êtes pas bonne ?... Toutes les femmes sont bonnes... Quand vous me connaîtrez, vous verrez que je suis bon garçon aussi !... Soyons gais ! soyons joyeux !... c'est aujourd'hui dimanche.

MOUFLARD, bas à sa femme.

Tu vois... tu vois, c'est le dimanche seulement... (haut.) Allons, monsieur Guillemain, servez-nous de cette fameuse...

G. GUILLEMIN.

Voilà ! Mangez et jugez !

MOUFLARD.

Nous avons voulu retenir votre oncle... Il n'a pas pu rester... mais il viendra dîner...

G. GUILLEMIN.

Alors, je le verrai à dîner... ce diable d'oncle... Je vous dirai que je ne sais pas trop lequel c'est... J'en ai trois, d'oncles... Il y en a un qui m'a toujours écrit qu'il voulait me marier ; c'est celui-là.

MOUFLARD.

Le négociant ?

G. GUILLEMIN.

Oui ; il vend des peaux de lapin... en gros.

MOUFLARD.

Un fourreur, vous voulez dire ?

G. GUILLEMIN.

C'est possible.

MOUFLARD.

Il est allé vendre des propriétés pour vous acheter une étude.

G. GUILLEMIN.

Le pauvre cher homme !... Pourvu qu'il m'achète quelque chose, voilà tout ce que je lui demande.

MOUFLARD.

Oh ! cependant... vous conservez votre état, vous ne voulez pas changer de position ?

G. GUILLEMIN.

Non pas !... la vie me va comme ça... de bons amis... de bon pichenet !...

MOUFLARD.

De bon piche ?..

G. GUILLEMIN.

Nét... (riant.) Ah ! vous ne connaissez pas ça, vous ! C'est le nom d'un petit vin qu'on ne récolte qu'à la barrière... Est-ce que c'est votre ordinaire, celui-là ?

(Il montre la bouteille.)

MOUFLARD.

Petit vin des environs... Bobonne et moi nous aimons beaucoup cela.

G. GUILLEMIN.

C'est pas mauvais... pour de la piquette !... Je suis bien sûr qu'il y a dans quelques vieux coins...

MOUFLARD.

Oh ! du Chambertin... du Bordeaux !...

G. GUILLEMIN.

Ah ben ! voilà l'affaire. Papa, attaquons ça, hein ? Bah ! c'est aujourd'hui dimanche !

MOUFLARD.

Vous croyez Céline ?... ma fille... va à la cave.

G. GUILLEMIN.

Du tout... je ne le souffrirai pas... c'est aux hommes à se mêler de la cave... (à demi-voix.) Faut que je sois galant... (haut, à Catherine qui apporte le dessert.) Ma fille, allume une chandelle, et vivement à la cave... Nous allons chercher derrière les fagots.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté GUSTAVE GUILLEMIN.

MADAME MOUFLARD.

Ah ! ça, monsieur, ce garçon ne sait pas vivre.

MOUFLARD.

Mais il sait parfaitement se faire vivre, au contraire ; j'avoue qu'il est un peu familier, mais on dit que c'est le genre à présent.. Avant la Révolution, vois-tu...

CÉLINE.

Oh ! mais, j'espère, papa, que vous ne pousserez pas plus loin l'expérience ?

MADAME MOUFLARD.

Monsieur Guillemain qui parlait de timidité ; il a eu envie de se moquer de nous ! Je n'ai jamais vu personne se mettre à l'aise d'une façon aussi...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, GUSTAVE GUILLEMIN, avec un panier garni de huit bouteilles.

G. GUILLEMIN.

Aho ! papa Moufflard, j'ai mis la main sur l'enfant !

AIR du vaudeville de Turenne.

Voyez ces toiles d'araignées...
De vos flacons j'ai choisi les plus vieux.
(Il les montre.)

Vous avez des barbes soignées,
Nobles vieillards aux blancs cheveux ;
Du buveur vous charmez les yeux.

Car le vin diffère des dames :

La vieill' bouteille, ah ! corbleu ! que c'est bon !
Il faut qu'elle ait de la barbe au menton...

(à madame Moufflard.)

C'n'est pas comme les vieilles femmes.

Ceci, Champagne; c'est un vin malin, faut pas en abuser... deux bouteilles pour nous quatre...

MADAME MOUFFLARD.

Monsieur, jamais le matin...

CÉLINE.

Ni mot, monsieur.

G. GUILLEMIN.

C'est peut-être un tort, mes petites femmes. Le vin du matin dissipe le chagrin, le vin du soir fait renaitre l'espoir. C'est un vieux proverbe que j'ai arrangé comme ça... (versant.) Buvez donc !

MADAME MOUFFLARD, à mi-voix.

Monsieur Moufflard, prenez garde ; vous allez vous faire du mal.

MOUFFLARD, intimidé.

Tu crois, ma bonne ?

(Il tend son verre.)

G. GUILLEMIN, lui versant.

Dites donc, ma petite future est-elle musicienne ? J'aime beaucoup la musique à table. Voulez-vous que je vous chante une romance ? vous ferez l'accompagnement avec vos couteaux sur vos verres.

(Il chante.)

Et voilà, l's amis,

Le moutard de Paris ! (bis.)

Digue don, digue don, le moutard de Paris !

MADAME MOUFFLARD, révoltée.

Oh ! mais, ce sont des chansons de caserne... (Elle se lève brusquement.) Permettez-nous, monsieur, de nous retirer ; nous avons quelques préparatifs...

G. GUILLEMIN.

Il paraît qu'elle n'aime pas les romances.

MADAME MOUFFLARD, en colère et bas à son mari.

Je vous défends de boire davantage.

(Elle sort en se retournant et en le menaçant.)

MOUFFLARD, la regardant sortir et parlant haut.

Je suis forcé de vous quitter ; une petite affaire dans le village... (Quand on ne la voit plus, il avale son verre de Champagne.) C'est pas l'embarras, il est bon, hein ? pas trop doux, bien sec.

G. GUILLEMIN.

Un peu trop sec ; il faut l'humecter... Allons donc !

(Il lui verse.)

MOUFFLARD.

Vous croyez qu'il faut l'humecter ? Humectons. Bobonne est partie !

G. GUILLEMIN, riant.

Elles s'imaginent que le vin leur fait mal ! O faibles femmes ! simples buveuses d'eau !

MOUFFLARD, qui s'échauffe de plus en plus, en riant.
Pour se maintenir le teint frais. On connaît leur malice ! hi ! hi ! hi !

G. GUILLEMIN.

Ah ! ah ! ah ! (à part.) Il s'enfoncé un peu, l'ancien. (haut.) Allons, ferme !

(Il lui verse.)

MOUFFLARD.

Ohé ! tant pire ! je vous tiendrai tête, allez, mon luron... et sans broncher.

G. GUILLEMIN.

Pardié ! un gaillard comme vous.

MOUFFLARD.

Oh ! que oui, je suis un gaillard... Ma femme ne veut pas le croire.

G. GUILLEMIN.

Est-ce qu'il y a du danger ? A la campagne le grand air chasse tout ça. Savez-vous que votre petite cassine est gentille !

MOUFFLARD.

Ça été fait pour un financier qui a pris la route de Bruxelles. Mais ça serait bien plus gentil si on recevait de temps en temps des bons vivants comme vous.

G. GUILLEMIN.

Comme moi, n'est-ce pas?... ah ! ah ! ça irait bien.

MOUFFLARD.

Mais ma femme ne reçoit que des gens pinçés, des collets montés, tirés à quatre épingles, qui font du bon ton.

G. GUILLEMIN.

Des embêtans !

MOUFFLARD, riant.

Foui ! des vieilles pimbèches.

G. GUILLEMIN.

Des vieilles têtes !

MOUFFLARD.

Foui ! des têtes à perruques, qui viennent manger mon dîner et qui jouent au loïo à un liard le carton.

G. GUILLEMIN.

Oh ! ta, ta ! je vous débarrasserai de tout ça, moi.

MOUFFLARD.

Vous me rendez un fameux service. Tenez, encore ce soir... Mais il faut que j'envoie acheter tout ce qu'on trouvera... elle en attend une tapée, avec les bonnes, les enfants.

G. GUILLEMIN.

Des moutards aussi, en société ? Je vous ficherai tout ça à la porte.

MOUFFLARD.

Et vous ferez bien ; et nous risoterons tous les deux.

G. GUILLEMIN.

Nous risoterons et nous siroterons !

MOUFFLARD.

Et la petite chanson ? (Il se lève.) Ah ! ça, Do-

bonne pourrait revenir, et avec elle il faut que je marche droit! (Il trébuche et s'en va en zigzag.) A revoir, mon cher ami! vous êtes un bon enfant.

(Ils s'embrassent.)

G. GUILLEMIN.

Ah! ah! à revoir, papa Moufflard... Il est pincé.

SCÈNE XV.

GUSTAVE GUILLEMIN, seul.

Bonnes gens les Moufflard; les femmes un peu bégueules, mais en quelques scéances je les dresserai. Je ne suis plus si fâché de ne pas avoir été avec Dodore, Titi, Guguste et leurs dames, dîner dans le bois. Il est vrai que c'était à l'Anglaise, et je n'avais juste que pour prendre l'omnibus.

SCÈNE XVI.

GUSTAVE GUILLEMIN, puis ISIDORE, AUGUSTE.

G. GUILLEMIN, appelant.

Garçon, un cigare! Tiens, que je suis bête! je me croyais à l'estaminet. Ohe! la bonne, la petite bonne, la grosse bonne, une chandelle pour un... J'ai un cigare, mais j'ai oublié le briquet; un fumeur sans briquet, c'est un soldat sans son bancal... (regardant autour de lui.) Je ne crois pas que l'odeur du tabac les gêne, sans ça ils auraient mis: *On ne fume pas ici...* (Il regarde à la porte du fond.) V'là des amateurs qui font comme moi. Pardon, monsieur, je vous demanderai un peu de feu. (surpris.) Dodore et Guguste!

(On les voit passer dans le fond.)

ISIDORE.

C'est Guillemmin!

AUGUSTE.

Oh! c'te tête!

G. GUILLEMIN.

Donnez-moi un peu de feu.

ISIDORE.

Justement nous rôdions par là pour te trouver. Y a pas à dire, faut que tu nous prêtes quelques roues de derrière pour payer le festin; sans ça nous sommes bloqués.

G. GUILLEMIN, se pavanant.

Mes enfants, mes enfants, dans ce moment ici, n'ayant point encore touché la dot de mon beau-père...

ISIDORE.

Oh! c'te tournure! Déjà en robe de chambre. Est-ce que le mariage est fait?

G. GUILLEMIN.

Pas encore tout-à-fait... mais ça ne tardera pas... Je plais beaucoup... c'est que j'ai pris bon genre, ici! ce n'est pas comme dans votre société...

ISIDORE.

Tiens, il nous mécanise! Dis donc, on a aussi bon ton quand on le veut. Fais-nous donc inviter, et puis tu verras.

AUGUSTE, se donnant un air.

Oui, oui, l'on a du chic! Voyons, fais-nous donc dîner à pouff?

G. GUILLEMIN.

Tiens, tiens! c'est une idée! le beau-père qui aime les bons vivans; mais il attend déjà un tas d'épiciers pour me faire honneur.

ISIDORE.

Ah ben! tu vas joliment t'embêter là-dedans.

G. GUILLEMIN.

C'est pas l'embarras... je sors d'en prendre, et j'en ai plus qu'il ne m'en faut. Combien êtes-vous? et le sexe est-il en tenue décente?

ISIDORE.

Du premier genre... c'est Mélanie, Fanny, Esther, Fifine, etc.

G. GUILLEMIN.

Connu, connu... très connu!... Je vais voir à tâcher de vous introduire adroitement...

ISIDORE.

Fameux!... Ça nous irait d'autant mieux qu'après avoir discuté le budget nous ne trouvons que dix-sept francs cinquante centimes, et pour onze personnes on ne va pas loin avec ça!

G. GUILLEMIN.

D'autant que les particulières en question sont un peu sur leurs bouches!... Mais faudra tenir votre *quant à soi!*... Qu'est-ce que j'vois là?...

(Ils vont regarder au fond à droite.)

TOUS.

Air: *Ah! c'cadet-là!*

Ah! regardez donc

Ces piffs qu'ils ont!...

Ils n'sont pas jeune-France.

Quels vieux farceurs,

Quels voltigeurs!

C'est les convives, j'pense!

Mais silence!

Du silence!

SCÈNE XVII.

M. et MADAME PERRUCHON, M. et MADAME DUPRÉ, COUSINS, COUSINES. Ils sont dix.

PERRUCHON, à sa femme.

Personne pour nous annoncer... Mais voilà un monsieur qui paraît être de la maison. Monsieur, auriez-vous l'extrême obligeance de nous dire...

G. GUILLEMIN, à part.

Je vais leur monter un coup... (d'un ton très grave.)
Serez-vous médecin... messieurs, mesdames?...

LES PERRUCHON.

AIR : *Où peut-on être mieux.*

C'est monsieur Perruchon,
Madame Perruchon
Et toute sa famille!
Pour prendre l'air, loin de Paris,
Et dîner chez nos bons amis,
Nous accourons,
Nous arrivons,
Et grand faim nous... a...vons.

(On leur fait des saluts, ils prodiguent les révérences,
et l'on fait saluer les petits enfants.)

G. GUILLEMIN, à ses amis.

Ne riez pas, vous autres.. Pas de bêtises!
(haut et se mettant un mouchoir sur les yeux.) Vous
veniez pour dîner avec monsieur Moufflard?...

AIR : *Le noble éclat du diadème.*

Pauvre homme! hélas! quel coup terrible!
Il est à l'hôpital Picpus!

TOUS LES PERRUCHON.

Que dites-vous? est-il possible?

G. GUILLEMIN.

Il est tombé... de l'omnibus!
Cogné par un tilbury... jaune,
Un des chevaux fut entraîné...
Où, c'est à la barrière du Trône
Que le pauvre homme s'est couronné!

TOUS LES PERRUCHON.

O mon Dieu, quel accident!

G. GUILLEMIN.

Oui!... les quatre fers en l'air, madame!...
Vous le trouverez dans la maison de santé... Sa
famille inconsolable est autour de lui!

PERRUCHON et LES AUTRES.

Oh! quel malheur!

MADAME PERRUCHON.

Oh! c'est fort désagréable... Si on nous avait
prévenus, du moins!

G. GUILLEMIN.

S'il avait pu deviner qu'il se casserait la jambe,
je pense bien qu'il se serait empressé de vous en
faire part; mais il n'était pas prévenu lui-même.

MADAME PERRUCHON.

C'est fort gentil!... quand on vient toute une
société... Où allons-nous dîner, à présent?

LES PETITS PERRUCHON, pleurant.

Maman, j'ai bien faim!...

(On leur donne des tapes.)

G. GUILLEMIN, sanglotant.

Vous trouverez dans le village un excellent
traiteur... ou si vous voulez aller jusqu'à Saint-
Mandé... on est très bien chez Dru, à la porte du
bois.

LES ENFANTS PERRUCHON.

Papa, ze voudrais à dîner!

MADAME PERRUCHON.

Allons, Mimi, taisez-vous donc!

(Elle leur donne une tape à chacun.)

G. GUILLEMIN, à ses amis, à demi-voix.

Ah! ah! Pleurez donc, vous autres!

LES ENFANTS, criant en pleurant.

Hain! hain!

ISIDORE et AUGUSTE.

Ha! ha!

(Ils pleurent tous ensemble.)

PERRUCHON, avec intérêt.

Un si grand chagrin!... Est-ce qu'il y aurait
du danger?

G. GUILLEMIN.

Ah! monsieur... à cet âge-là...

PERRUCHON.

Ah! c'est terrible...

MADAME PERRUCHON.

C'est égal, il est fort malhonnête de ne pas
avoir prévenu... Dix chez un traiteur!

G. GUILLEMIN.

Ah! oui, la carte sera un peu salée... mais ça
vaut mieux encore qu'une jambe cassée, comme
on dit... Messieurs et mesdames, j'ai bien l'hon-
neur de vous saluer.

PERRUCHON.

AIR *du vaudeville des Gascons.*

Partons... bien affligés, vraiment.
Jugez combien il nous en coûte:
Nous dînerons légèrement,
Pour digérer facilement.
Voyez s'il faut être prudents
Quand nous serons sur la grand' route...

G. GUILLEMIN, avec bonhomie.

Mon Dieu! monsieur, ces accidents
Ont toujours lieu sans qu'on s'en doute.

ENSEMBLE.

G. GUILLEMIN et SES AMIS.

Ils s'en vont!... le tour est charmant!
On voit combien il leur en coûte;
Ils vont dîner légèrement,
Pour l'avarice et l' sentiment.

TOUS ENSEMBLE.

Partons, bien affligés, etc.

(Ils reprennent leurs enfants par la main et s'en vont
tristement.)

G. GUILLEMIN, qui les reconduit, revient en chantant à
demi-voix.

Bon voyage, vieux cornichon!

(à Isidore et à Auguste.) Voilà la maison balayée.

ISIDORE et AUGUSTE.

Ah! ah! elle est bonne! allons, elle est bonne!

SCÈNE XVIII.

GUSTAVE GUILLEMIN, ISIDORE, AUGUSTE,
ensuite CATHERINE.

G. GUILLEMIN.

Ce vieux Moufflard qui se plaignait de ce que ces cocos pépins devaient lui tomber sur les bras pour dîner aujourd'hui ..

(Il chante sur l'air de Guido et Ginevra.)

Quand ils ont vu supprimer le repas,
Alors ils ont fui comme une ombre,
En rognonnant : Je n'y reviendrai pas !..

CATHERINE, arrivant par la porte de côté.

Dieu de Dieu!... les maîtres sont-ils étonnants!... vous envoyer chercher le dîner quand il n'y a plus rien dans le village... Six côtelettes et deux bifstecks pour quinze personnes, c'est joli!..

G. GUILLEMIN.

Vrai? Oh! diable!... il n'y a pas gras!

CATHERINE.

Aussi, je viens de rencontrer monsieur; je lui ai dit : « Arrangez-vous, je ne me charge pas de votre dîner. »

AUGUSTE et ISIDORE, à demi-voix.

Mais dis donc, hein?..

G. GUILLEMIN, bas.

Laisse donc, il y a un moyen; ça nous amusera! (haut.) Dites donc, la bonne, j'ai vu là-bas des fusils, un carnier... c'est à M. Moufflard, n'est-ce pas?..

CATHERINE.

Je crois bien, c'est un chasseur!... Ses fusils sont toujours chargés!

G. GUILLEMIN.

Voilà l'affaire!... Vous autres, allez chercher la société... Et vous, la petite cordon-bleu,, je vous promets du gibier à mort!

CATHERINE.

Vous voulez chasser dans le bois?... Et les gardes-champêtres?..

G. GUILLEMIN.

Non, non... chez quelqu'un qui a une réserve... Soyez tranquille!

AIR : *Mais du théâtre actrice toujours* (Mlle Clairon).

Pour le dîner
Nous allons garnir ta cuisine;
Pour ton dîner
Il ne faut pas te chagriner.

ENSEMBLE.

ISIDORE et AUGUSTE
Chasseur ardent,
Le gibier est mort s'il m'approche!
Vite, à la broche
Va te mettre en attendant.

G. GUILLEMIN.

Cet accident
Ne te vaudra pas un reproche;
Vite à la broche
Va te mettre en attendant.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

CATHERINE, puis MADAME MOUFFLARD
et CÉLINE.

MADAME MOUFFLARD, appelant dans la coulisse.

Catherine!... Catherine! (entrant; elle est habillée.) Eh bien! Catherine, que faites-vous donc? Je vous cherche partout... Pensez donc au dîner, ma fille...

CATHERINE,

Ah ben! oui, vous dîner!... Voilà ce que j'ai trouvé dans tout Fontenay.

MADAME MOUFFLARD.

Ah! mon Dieu!... comment allons-nous faire?

CATHERINE.

Heureusement que monsieur Guillemain connaît dans le pays quelqu'un qui a un petit bois, une réserve de gibier... Il est allé tuer quelques pièces...

(On entend un coup de fusil.)

CATHERINE.

Tenez! voilà que ça commence!

MADAME MOUFFLARD.

Ah! ça, mais, c'est donc chez le voisin qu'il chasse?..

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, M. MOUFFLARD, accourant tout en désordre, CÉLINE, arrivant d'un autre côté.

MADAME MOUFFLARD, qui va regarder.

Ah! mon Dieu! qu'ai-je vu... quelle horreur!
ah! (apercevant son mari.) Courez donc, monsieur!

MOUFFLARD, accourant par la grille.

Eh bien! qu'as-tu donc, mon petit chat? Que se passe-t-il?

(On entend plusieurs coups de fusil.)

MADAME MOUFFLARD, tombant sur un fauteuil.

Au meurtre!... à l'assassin!... Ce monsieur Guillemain... ah! le scélérat!... (entraînant son mari par la main.) Tenez! tenez! le malheureux! il tire sur mes poules russes, sur mes faisans, sur mes ramiers... Courez donc, monsieur; il va tout massacrer!... courez donc!...

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, GUSTAVE GUILLEMIN, entrant, sa carnassière pleine.

G. GUILLEMIN.

Victoire! victoire! je n'ai pas perdu un coup de fusil... une pièce par coup...

AIR : *Oui, je suis gamin, moi.*

A bas Robin des Bois!
Plein d'adress', d'audace,
Je l'enfonc' par mes exploits
Quand je suis à la chasse.

Canards, faisans... patatras!
Ils attrapaient la prune;
Tout's les poules sont à bas,
Il n'en reste pas une!

J'ai tant tiré pour ma part
Que j'en ai des ampoules;
Dans les champs, comme au billard,
Je suis la mort aux poules!

Voyez, suis-je un gaillard?
Mais permettez, d'grâce,
Qu'à vos pieds, madam' Moufflard,
Je dépose ma chasse.

(Il se met à genoux en lui présentant ses victimes.)

MADAME MOUFLARD, se levant furieuse.

Monsieur!... monsieur! c'est une infamie!...

MOUFLARD.

Comment, monsieur!... dévaster mon poulailler!...

G. GUILLEMIN, les regardant en ouvrant les bras.

Ah!... c'est ça! faites pour le mieux, afin de tirer... les gens d'embarras!... Voilà comme on vous en sait gré!...

MADAME MOUFLARD, furieuse.

Et de quel embarras? (à son mari.) Mais parlez donc, grosse buse!

MOUFLARD.

Oui, de quel embarras?

G. GUILLEMIN.

Mais, malheureux couple de bonnetiers, la bonne a dû vous le dire!... Vous n'aviez rien pour dîner! vous attendez dix personnes... il en viendra peut-être quinze!... et toute cette volaille fera bien meilleur effet sur votre table que dans votre basse-cour!

MOUFLARD.

Mais en allant prendre l'air, car j'étais un peu étourdi... j'ai rencontré Catherine... et chez le traiteur j'ai acheté tout ce que j'ai trouvé... Il va nous arriver des poulets énormes, des dindons gigantesques et des fricandeaux monstres!

G. GUILLEMIN, criant.

Fallait donc le dire!... Est-ce que je pouvais deviner?... Mais nos convives ont bon appétit, tout y passera.

MADAME MOUFLARD.

Quel gaspillage!... nous sommes ruinés!

G. GUILLEMIN, avec humeur.

Allons, Catherine, plumons tout cela, et qu'il n'en soit plus question.

MOUFLARD.

Du tout! je m'y oppose!... Il est quatre heures... mes invités ne sont pas arrivés, c'est qu'ils ne viendront pas!...

G. GUILLEMIN.

Moi je vous dis qu'ils viendront... je les connais!... En attendant mon oncle, je vais faire un tour... et combien voulez-vous parier que je ramène du monde?

MOUFLARD.

Monsieur, vous pouvez bien aller où vous voudrez... je ne vous retiens pas.

G. GUILLEMIN, à Moufflard.

Hum!... pour trois ou quatre malheureuses volailles... Voyons, voulez-vous faire la paix nous deux?

MADAME MOUFLARD.

Ah! vous me faites horreur!... Laissez-moi, monsieur, laissez-moi! je suis au désespoir!

G. GUILLEMIN, en sortant, à Moufflard.

Excusez du peu... Allons, je vas tâcher de ramener un peu de gâté ici... (à part.) autrement nous serions enfoncés!... (à demi-voix.) Madame Moufflard aime-t-elle la danse, le galop?

MOUFLARD.

Oh! beaucoup... Elle a été une valseuse enragée!

G. GUILLEMIN.

Bon, bon, mijotez-la en attendant.

(Il sort.)

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté GUSTAVE GUILLEMIN.

MOUFLARD.

Ah! ça, mais à la fin, sais-tu?... je crois que ce jeune homme est un peu toqué!...

MADAME MOUFLARD.

C'est un scélérat! et monsieur Guillemain aussi... Nous recommander un être semblable!... (avec sentiment.) Ah! ma pauvre enfant!... j'aimerais mieux te voir rester fille toute ta vie.

CÉLINE.

Oh! et moi, maman!... j'aimerais cent fois mieux en épouser un autre qui me plaise!...

MOUFLARD.

Dis donc, bobonne...

MADAME MOUFLARD.

Taisez-vous!... Pauvres bêtes!

MOUFLARD.

Hum! elle est montée!... Dis donc, j'ai bien

envie, puisqu'il est sorti, de ne plus le laisser rentrer; il ira dîner où il voudra!

MADAME MOUFLARD, vivement.

Monsieur, je vous déclare que si ce monstre, cet assassin, ce buveur de sang, dîne ici...

.....

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENTS, CÉSAR GUILLEMAIN.

CÉSAR.

Ah! me voilà, mes enfants!... Mes affaires sont finies... j'ai brûlé tout ça... J'étais rendu à deux heures, j'ai signé à trois; les billets de banque dans le portefeuille... voilà mon genre... Dîne-t-on ici... je suis pressé!

MOUFLARD.

On dînera, peut-être, mais...

CÉSAR.

Quel air triste!.. Vous avez tous des figures de l'autre monde... Ah! ça, vous avez vu mon neveu... Est-ce qu'il ne vous conviendrait pas, par hasard?

MOUFLARD.

Écoute, mon ami, je te vais dire...

CÉSAR.

Ah! je comprends, vous l'avez reçu avec votre air de grandeur... il aura été embarrassé... Je vous avais prévenus qu'il était timide!

MADAME MOUFLARD.

Timide! monsieur! Quelle timidité!... un effronté pareil... un mauvais sujet!

CÉSAR.

Un mauvais sujet, effronté?

MOUFLARD.

Dame, il a l'air d'avoir plus vécu dans les estaminets que...

CÉSAR.

Ah! ça, vous perdez la tête!... Si c'était vrai, est-ce que je lui donnerais cent mille francs...

MADAME MOUFLARD.

Il en aurait quatre cent mille, monsieur, qu'il n'épouserait jamais ma fille.

CÉLINE, à César qui s'approche d'elle.

Oh! jamais!

MOUFLARD, à César qui s'approche de lui.

Au grand jamais!

CÉSAR.

Mais que diable a-t-il donc fait?

MADAME MOUFLARD.

D'abord, il s'est conduit on ne peut plus grossièrement, comme le dernier des hommes!

MOUFLARD.

Comment! en arrivant ici, il se met sans façon dans ma robe de chambre...

CÉSAR.

Oh! si ce n'est que cela!

MADAME MOUFLARD.

Pour un jeune homme qu'on disait bien élevé!... se mêler de cuisine... aller faire une omelette!

CÉSAR, de plus en plus surpris.

Bah!

MOUFLARD.

Remuer toute ma cave pour avoir le meilleur vin!

CÉSAR.

Son avoué me disait encore tout à l'heure que chez lui il ne buvait que de l'eau.

MOUFLARD.

Eh ben!... il s'est bien rattrapé ici... Et si je m'étais laissé faire, moi qui te parle, il m'aurait grisé.

CÉSAR.

C'était une plaisanterie, peut-être; si tu l'as provoqué...

MADAME MOUFLARD.

Est-ce une plaisanterie aussi, monsieur, que le massacre de ces innocents volatiles? Il est allé à la chasse dans ma basse-cour!

MOUFLARD.

Et avec mon fusil encore!...

MADAME MOUFLARD, avec la plus vive douleur.

Mes belles poules russes! mes pigeons romains, mes infortunés faisans dorés... (pleurant.) Il les a tous assassinés, monsieur!

CÉSAR.

Vous me renversez! Il faut que quelque chose lui ait tourné la cervelle... Comment! ce drôle que j'introduis dans une famille honnête! Mais où est-il donc? je vais lui parler, moi!...

MADAME MOUFLARD.

Vous le trouverez, sans doute, dans quelque cabaret!

CÉSAR.

Ah! corbleu! je vais le chercher!

Air: *Qu'il redoute ma colère* (Premières amours).

Je ne puis le reconnaître;

Votre esprit est prévenu.

MOUFLARD.

Dame, il est changé peut-être

Depuis que tu ne l'as vu.

CÉSAR.

A vos genoux, chère amie,

Je l'amène de ce pas.

(Madame Mouflard fait un geste violent.)

MOUFLARD.

Reviens dîner, je t'en prie;

Mais ne le ramène pas.

CÉSAR.

On nous chasse!... Alors je pense

Que je n'ai plus qu'à partir.

MADAME MOUFLARD.

Si vous l'amenez, d'avance

Je m'en vais m'évanouir.

ENSEMBLE.

MADAME MOUFLARD.

La douleur et la colère...
J'en ai les sens éperdus.
Par pitié... Mais, je l'espère,
Il ne reparaitra plus.

MOUFLARD.

Vois sa douleur, sa colère;
Elle en a les nerfs perdus.
Mais il est parti; j'espère
Que nous ne le verrons plus.

CÉSAR.

De surprise ou de colère,
Vraiment, je suis confondu!
Mais encore, je l'espère,
Votre esprit est prévenu.

(Il sort vivement par le fond.)

SCÈNE XXIV.

LES PRÉCÉDENTS, excepté CÉSAR GUILLEMAIN.

MOUFLARD.

Votre esprit est prévenu, dit-il?... Dis donc,
il est charmant! Je trouve, au contraire, que tu
lui as dit cela avec tous les ménagements...

MADAME MOUFLARD.

Ah!... j'en suis toute bouleversée... Cette jour-
née m'a mis les nerfs dans un état!...

MOUFLARD.

Calme-toi... nous allons faire un tour de jar-
din... Viens, ma chouchoute!

SCÈNE XXV.

LES PRÉCÉDENTS, ROBERT GUILLEMAIN.

ROBERT, entrant par le côté.

Ah! monsieur... j'ai bien l'honneur... Selon vos
désirs, j'ai réfléchi, consulté... l'affaire est ex-
cellente... et voici un pouvoir que je vous ap-
porte à signer.

MOUFLARD.

Merci, monsieur... je ne puis pas dans ce mo-
ment... il vient de nous arriver des choses si ex-
traordinaires!.. Madame Moufflard a les nerfs
dans un état... Te sens-tu mieux?... Je vais lui
faire prendre un peu d'air... Merci, merci... mon-
sieur...

ROBERT, interdit.

Cependant, si vous désirez que l'affaire... et si
votre partie adverse...

MOUFLARD.

Pardon... Céline, viens avec nous..

CÉLINE.

Oui, mon père!... (Monsieur et madame Moufflard
sortent les premiers. A Robert) Tout va bien... le
jeune homme a beaucoup déplu... Je crois qu'il
sera congédié.

SCÈNE XXVI.

ROBERT, d'abord seul, puis CÉSAR GUILLEMAIN.

ROBERT.

Tout va bien! tout va bien! cependant mon-
sieur Moufflard m'a fait une singulière récep-
tion... Saurait-on qu'il y a huit jours j'ai été
obligé de me déguiser dans une de ses robes de
chambre, de me cacher dans la cave... Enfin, le
jeune homme a déplu... c'est déjà quelque cho-
se... Maintenant, que mon oncle me réponde ou
non, je dois risquer de me présenter légalement.
Cette fois je parlerai... et je saurai au moins à
quoi m'en tenir.

(Il va pour sortir et aperçoit César.)

CÉSAR, rentrant.

Réflexion faite, je vais l'attendre ici de pied
ferme... (s'arrêtant devant Robert qu'il aperçoit.) Mais
le voilà... parbleu!... Ah! je vous trouve enfin,
monsieur le drôle!

ROBERT, se retournant.

Mon cher oncle!... avec quelle impatience...

CÉSAR.

Je ne suis pas votre cher oncle.

ROBERT.

Depuis si longtemps je vous attendais pour
me tirer d'embarras... dans une situation...

CÉSAR.

Ah! oui, vous comptiez sur moi!... pour ré-
parer vos sottises, n'est-ce pas?

ROBERT.

Comment! quelles sottises?

CÉSAR.

C'est ça, faites l'étonné!... Effronté mauvais
sujet... s'introduire ainsi dans une maison hon-
nête, chez de braves gens, près d'une demoiselle...

ROBERT, à part.

Comment! on aurait su qu'il y a huit jours je
m'étais caché!... Et Céline qui ne m'en a rien
dit!... C'est donc pour cela que son père tout à
l'heure?... (haut.) Ma foi! écoutez donc, mon on-
cle, on s'introduit comme on peut.

CÉSAR.

Il valait mieux n'y pas venir!... C'est bien con-
venable, n'est-ce pas? Et cette histoire de la
robe de chambre, est-ce décent?

ROBERT, à part.

Comment diable! aurait-il su? La domestique,
sans doute... (haut.) Voyons, voyons, mon oncle,
vous avez été jeune aussi?...

CÉSAR.

La belle nouvelle! Oui, monsieur, j'ai été
jeune, aussi jeune que vous! mais je ne faisais
pas de ces choses-là... qu'est-ce que c'est encore
que cette plaisanterie d'une omelette?...

ROBERT.

Mais, mon oncle, que diable voulez-vous?... quand on meurt de faim!... vous savez bien qu'on ne vit pas d'amour!

CÉSAR.

Quand on a faim, on mange ce qu'il y a.

ROBERT.

Eh ben! mais on ne m'a donné que ça!

CÉSAR.

Bah! il n'y avait que cela?... Et madame Moufflard qui prétendait qu'elle avait un grand déjeuner!... Mais enfin pour la cave, hein?...

ROBERT.

Pour la cave... Ah!...

CÉSAR.

Est-ce qu'on doit se permettre... descendre aussi bas!

ROBERT.

Quand on est forcé d'y aller... en pareille position, ça n'a rien d'humiliant.

CÉSAR, à lui-même.

Ah! dame... c'est vrai... s'il n'y avait pas de vin sur la table.

ROBERT.

Mais qui a pu vous dire?...

CÉSAR.

Mais eux, apparemment.

ROBERT.

Ils savent donc tout?

CÉSAR.

Parbleu! ils ne sont pas aveugles.

SCÈNE XXVII.

LES PRÉCÉDENTS, LA SOCIÉTÉ PERRUCHON, et CATHERINE, qui entre, parlant avec eux.

CATHERINE.

Comment, vous alliez vous en aller comme ça? Mais entrez donc; je vous dis qu'on vous attend. Ah ben! je suis joliment contente de vous avoir aperçus!

(Elle lui montre Moufflard.)

LES AUTRES, très étonnés, en l'apercevant

C'est lui en personne!

SCÈNE XXVIII.

LES PRÉCÉDENTS, M. et MADAME MOUFFLARD, CÉLINE.

ENSEMBLE.

LES PERRUCHON, très surpris.

MR. : Les voilà (du morceau d'ensemble).

Le voilà!

Que veut dir' cela?

Le voilà!

Comme un charme il va.

LES MOUFFLARD, très polis.

Les voilà!

C'est très bien cela!

Les voilà!

Et comment ça va?

LES MOUFFLARD.

Eh! bonjour, chère amie!

LES PERRUCHON.

O surprise Inouïe!

Quelle plaisanterie

Nous a-t-on faite là?

ENSEMBLE.

Les voilà! etc.

LES MOUFFLARD.

Les voilà! etc.

MOUFFLARD.

Vous arrivez un peu tard, flâneurs! mais vous êtes encore dans les délais; le dîner n'est pas sonné. Nous allons nous mettre à table.

MADAME PERRUCHON, très piquée.

Ah! vous êtes bien bon, monsieur, nous avons dîné.

PERRUCHON, très piqué.

Oui, monsieur, comme chez vous, très bien dîné chez le garde! (à part.) Je sais ce qu'il m'en coûte.

MOUFFLARD.

Comment! moi qui ai affamé le pays à votre intention... Trente-un francs de comestibles extra! Et vous avez dîné à côté de chez moi!

MADAME MOUFFLARD.

Ah! ça n'est pas aimable.

MADAME PERRUCHON, avec aigreur.

Pardine! madame, fallait-il pas mourir de faim? quand vous nous faites dire que vous avez une jambe cassée.

MOUFFLARD et SA FEMME.

Moi!... Lui!

PERRUCHON.

Oui! que vous étiez à l'hospice Picpus! Ah! ça ne se fait pas, ça ne se fait pas!

MOUFFLARD, SA FEMME et SA FILLE.

Qui vous a dit cela?

MADAME PERRUCHON.

Mais un jeune homme en robe de chambre, qui avait l'air d'être le maître de la maison.

PERRUCHON.

Que vous sembliez avoir mis en sentinelle pour nous renvoyer.

CÉSAR, bas, à Robert. Ils sont restés tous deux au coin du salon pendant cette scène.

Comment, malheureux! voilà encore un de tes tours!

ROBERT, de même.

Moi! mon oncle? Permettez...

CÉSAR.

Tais-toi!

MOUFFLARD, à César.

Eh bien! tu le vois! encore une des gentilles de monsieur ton neveu! J'espère que tu lui as parlé, qu'il nous privera de sa présence?

SCÈNE XXIX.

LES PRÉCÉDENTS, GUSTAVE GUILLEMIN et SA SOCIÉTÉ. Il joue du violon en tête.

G. GUILLEMIN.

Air : *Le joli mariage* (quad. du Postillon).

Venez tous en cadence ;

Mettons la joie en train !

Crin, crin !

Chassons par not' présence

Les ennuis, le chagrin.

Crin, crin !

(à Moufflard qui le regarde d'un air bébété.)

Des noirs soucis la foule

Rend les beaux-pèrs fort laids.

(à madame Moufflard lui faisant le geste de danser.)

Allons, maman, un' poule !

Oubliez vos poulets.

TOUS SES AMIS, reprenant.

Amis, tous en cadence,

Mettons la danse en train, etc.

G. GUILLEMIN, apercevant les Perruchon.

Voyons, belle-mère, faites donc une risette à vot' *gen gendre* ! et écoutez la ballade que j'ai composée pour la circonstance des amis !

Air : *Ça n'dur'ra pas toujours.*

Fêtons, chers camarades,

Ceux chez qui vous venez ;

Comme des vrais Arabes

Ils sont hospitaliers.

TOUS.

Chantons monsieur Moufflard !

Chantons madam' Moufflard !

Chantons mam'sell' Moufflard !

Chantons tous les Moufflard !

CÉSAR, ébahi.

Que diable est-ce que c'est que ça ?

MOUFFLARD, prenant César par le bras.

Mais parle-lui donc ! (avec force.) Monsieur, voici votre oncle qui va vous dire...

G. GUILLEMIN, se jetant sur César et le serrant dans ses bras.

Ah ! sur mon cœur, brave et digne homme... Nous allons donc y faire ensemble.

(Il l'embrasse à l'étouffer.)

CÉSAR, se débarrassant.

Mais, monsieur, lâchez-moi donc ! Je ne vous connais pas.

MOUFFLARD.

Bien, César ! bien !

G. GUILLEMIN.

Tiens ! mais moi je ne vous connais pas non plus !... On me dit que vous êtes mon oncle... vous avez une tête à ça, et je vous accepte !

CÉSAR.

Mais, monsieur, mon neveu le voilà !

(Il montre Robert.)

MOUFFLARD.

Quoi !... le voisin ?

G. GUILLEMIN.

Bah ! lui aussi ? Alors c'est un cousin !... Dans mes bras, cher cousin !

CÉSAR.

Je n'ai pas d'autre neveu que Robert Guillemain, fils de Pierre Guillemain !

G. GUILLEMIN.

Alors, bonsoir ! nous ne sommes pas parents.

MOUFFLARD.

Mais il y a une erreur dans tout ceci... une ruse infernale... C'est monsieur qui s'est présenté comme ton neveu... qui nous met sens dessus-dessous depuis ce matin.

G. GUILLEMIN.

Du tout ! il n'y a pas d'erreur... j'ai mon papier !... Guillemain est connu... demandez à tout le monde... habitué du bal Chiquard... Vous pouvez prendre des renseignements ! Ah ! mais !... ne bêtifions pas !

CÉSAR.

Comment, c'est monsieur qui a passé la journée ici ?

MOUFFLARD.

Mais, oui !

CÉSAR à part.

Ah ! voilà l'affaire. (à Robert.) Ah ! ça... mais, et la robe de chambre... l'omelette... la cave ?

ROBERT, de même.

Chut !

CÉSAR, à Gustave.

Et vous vous appelez Guillemain aussi ? comme moi ?

G. GUILLEMIN.

Pourquoi pas ?

CÉSAR.

Guillemain ? *m, a, i, n* ?

G. GUILLEMIN.

A, i, n, vous ?... Ah ! non ! moi je suis *m, i, n*, tout bonnement ! Ça fait Guillemain tout de même... rue Coq-Héron, n° 42... Et je suis en règle... pour dîner...

(Il frappe sur son petit papier.)

CÉSAR.

Ah ! voilà... J'étais pressé... je me suis trompé de numéro... Robert Guillemain demeure rue Coq-Héron, 22.

MOUFFLARD.

Les deux canards !

CÉSAR.

Mais, tout est réparable, et si mon vrai neveu ne déplaît pas trop à mademoiselle Cécile...

MOUFFLARD.

Ah ! puisque ce n'est pas le même numéro... Qu'en dis-tu, ma fille ?

CÉLINE, en baissant les yeux.

Je ferai ce que vous voudrez, mais j'aime mieux le numéro 22, mon père.

MOUFFLARD.

Elle aura un canard !

G. GUILLEMIN.

C'est cet autre qui va épouser ?... C'est juste...
mais je dîne, moi et ma société ! C'est une lettre
de change à vue !

CÉSAR.

C'est juste, c'est moi qui ai souscrit l'effet.

G. GUILLEMIN.

Vous devez l'endosser...

CÉSAR, regardant autour de lui.

Mais la salle à manger de monsieur Moufflard
est trop petite ; faites-moi le plaisir d'accepter
avec moi chez le gardé.

G. GUILLEMIN.

Le local m'est indifférent... On pourra quitter
ses habits ? Pourvu que nous dînions... je m'en
bats l'œil !

CÉSAR ;

Dîner à discrétion.

G. GUILLEMIN.

Et le vin aussi ? Ça me va... Vive monsieur
Guillemain .. a, i, n... et vivent tous les Mouf-
flards !

TOUS SES AMIS.

Vive Guillemain ! vivent les Moufflards !

VAUDEVILLE FINAL.

(A part.)

AIR : *Allons-y tous, bras d'ssus, bras d'ssous.*

En tous lieux des bambocheurs

La race féconde

Abonde.

Ici-bas que de farceurs !

Les plus p'tits sont les meilleurs.

G. GUILLEMIN.

De la dot je suis floué...

Pour ma filoché,

Anicroche !

Vous vouliez un avoué ;

Moi, j'aime, au lieu d'la bazoche,

La bamboche. (bis.)

CÉSAR.

Quand certain spéculateur

Au coche

A mis sa sacoche,

Et vient dir' d'un ton pleureur :

« Rien dans les mains, dans les poches... »

Des bamboches ! (bis.)

ISIDORE.

Quand un barbon, qu'attrapa

Fill' précoce

Avant la noce,

Croit qu'il est bien le papa

D'un jeune et joli p'tit mioche,

D'la bamboche ! (bis.)

CATHERINE.

J'dis aux galants : Détalons !

Ou j'décoche

Un coup d'galoché.

Ho ! tourne-moi les talons,

Plus vit' que mon tournebroche !

Point d'bamboche ! (bis.)

PERRUCHON.

Robert Macair' vous dira,

Actionnaires

Débonnaires,

Que son chemin d'fer ira

D'Pantin aux murs d'Antioche ..

D'la bamboche. (bis.)

ROBERT.

Si l'on vient vous dir' tout bas :

Nous n'almons guère

La guerre ;

Nous n'avons plus de soldats

Comm' les Kléber, comm' les Hoche...

Quell' bamboche ! (bis.)

CÉLINE au public.

L'auteur, au lieu d'un bravo,

Craint qu'un reproche

N'approche.

Protégez ce p'tit tableau ;

Empêchez qu'on ne décroche

Un' bamboche. (bis.)

LE CHŒUR.

S'il est vrai que des farceurs

La race féconde

Abonde,

Ah ! soyez les protecteurs

D'nos auteurs et d'nos acteurs !

Puissiez-vous, comm' les auteurs,

Dir' : Les p'tits sont les meilleurs !

FIN DU BAMBOCHEUR.